

## Les femmes et la guerre : une approche historique

Daniel Palmieri et Irène Herrmann\*

Irène Herrmann est professeure boursière en histoire contemporaine à l'Université de Fribourg et chargée de cours d'histoire suisse à l'Université de Genève. Daniel Palmieri est chargé de recherches historiques au Comité international de la Croix-Rouge.

### Résumé

*De nos jours, la guerre est encore perçue comme étant l'apanage des hommes uniquement. Les femmes en sont généralement exclues, sauf à être des victimes passives de la brutalité que leur infligent leurs contemporains masculins. Pourtant, l'histoire montre qu'à travers les âges, les femmes ont, elles aussi, joué un rôle dans les conflits armés et en ont parfois même été les principales protagonistes. Cet article raconte la longue histoire et les multiples facettes de l'implication des femmes dans la guerre sous l'angle de leur participation active ou passive à ce type de violence, et questionne la pertinence d'une division sexuelle des rôles en temps de guerre.*

\*\*\*

La guerre fait partie intégrante de l'histoire de l'humanité, depuis ses débuts<sup>1</sup>. Pourtant, cette activité fort ancienne semble n'avoir été le domaine réservé que d'une partie de cette humanité, tant il est vrai que la guerre reste perçue comme une affaire d'hommes essentiellement. De multiples arguments ont été avancés pour expliquer cette prédominance masculine. Une "violence innée", un "instinct de prédateur", voire une "pulsion de mort" particulièrement développés chez l'homme, en tant que sujet masculin, expliqueraient, biologiquement parlant, sa propension à se lancer dans des entreprises guerrières. Les traditions culturelles qui inculquent aux garçons, dès leur plus jeune âge, le culte de la guerre comme un geste valorisant et glorieux, et qui les initient, *via* la compétition et l'exhibition de la force, à sa pratique, seraient aussi responsables de cette dichotomie. De même, les études anthropologiques ont démontré que la guerre pouvait se percevoir comme une continuation des activités de chasse, et que nombre d'expéditions belliqueuses menées dans des sociétés traditionnelles ou préindustrielles visaient à "chasser" des hommes, pour les besoins économiques ou pour rassasier des dieux exigeants en vies humaines, quand ce n'était pas pour les chasseurs eux-mêmes lors de pratiques anthropophagiques<sup>2</sup> !

---

\* Les opinions reflétées dans cet article sont celles des auteurs uniquement. Original français. La version anglaise de cet article a été publiée sous le titre 'Between Amazons and Sabines: a historical approach to women and war', dans *International Review of the Red Cross*, Vol. 92, N° 877, mars 2010, pp. 19-30.

<sup>1</sup> Jean Guilaine, Jean Zammit, *Le sentier de la guerre: Visages de la violence* préhistorique, Le Seuil, Paris, 2000; Lawrence Keeley, *War before Civilization: The Myth of the Peaceful Savage*, Oxford University Press, Oxford, 1996; Pierre Clastres, *Archéologie de la violence: La guerre dans les sociétés primitives*, Éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2005.

<sup>2</sup> Des coutumes qui effrayèrent les premiers visiteurs, voir Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, Le livre de poche, Paris, 1994; voir aussi Marvin Harris, *Cannibals and Kings. The Origins of Culture*, Vintage, New York, 1977, pp. 47-64.

L'autre moitié de l'humanité n'est, elle, que rarement mise en exergue dans le discours sur la belligérance, sauf dans un rôle purement victimaire. Proies ou butin, les femmes ne seraient donc que des objets passifs de la passion guerrière des hommes. Mieux, la nature féminine tendrait à des comportements pacifistes, et s'opposerait alors au caractère belliciste des hommes. "Berceau de la vie", la femme n'aurait pas sa place sur le champ funeste des batailles, si ce n'est en tant que victime involontaire des affres de la guerre.

Cette dernière affirmation s'avère inexacte, ne serait-ce qu'au seul regard de notre époque qui voit la présence au sein des armées, régulières ou irrégulières, de femmes soldats, y compris sur le théâtre même des hostilités. Une vision rétrospective permet tout autant de réfuter une séparation aussi nette parmi les acteurs de la guerre. Tout comme leurs compagnons, les femmes ont été impliquées dans la belligérance elles aussi certainement depuis des temps immémoriaux. À l'image de ce qui se passait dans certaines sociétés traditionnelles amérindiennes, la gent féminine a souvent été mobilisée en cas de guerre, que ce soit de façon symbolique – en pratiquant des rituels censés apporter la victoire – ou de manière pratique, en participant directement à la préparation des expéditions militaires ou en s'occupant de leurs conséquences (soins aux blessés, surveillance des prisonniers). Leur participation directe dans les combats reste cependant relativement rare, même si des guerrières existent dans certaines nations indiennes (Delaware, Navajo, Cheyenne)<sup>3</sup>. Cette absence s'expliquerait surtout par une division sexuelle de l'usage des objets. Ainsi, si la guerre ne serait pas formellement interdite aux femmes, elles n'auraient toutefois pas les moyens réels de la faire, car les hommes seuls conserveraient le monopole des armes<sup>4</sup>. Cette explication permettrait au passage de saisir combien ces légendaires femmes combattantes par excellence que furent les amazones ont marqué les esprits, du fait justement qu'elles possédaient des attributs guerriers réservés jusque-là uniquement aux hommes.

Cet article se propose de relater la longue histoire qui unit les femmes à la guerre, en prenant deux angles principaux d'approche: les femmes *en* guerre et les femmes *dans* la guerre. Nous nous interrogerons ensuite sur la validité d'une distinction sexuée par rapport à la pratique ancestrale de la violence armée.

## Femmes en guerre

Si les amazones font figure de mythe, elles eurent des émules bien réelles dont l'existence est attestée depuis les temps les plus reculés. Bien souvent, ces guerrières ont été des souveraines. La plus ancienne d'entre elles, Ahhotep I, reine d'Égypte, aurait combattu à la tête de ses troupes les envahisseurs Hyksos quelque seize siècles avant notre ère.

Son exemple sera suivi par d'autres, telles la chinoise Fu Hao<sup>5</sup>, la bretonne Boudicca<sup>6</sup> ou la reine de Palmyre Zénobie<sup>7</sup>, pour ne parler que des figures les plus connues de l'Antiquité. Des femmes de plus basse extraction ont également pris le commandement d'armées. La plus célèbre d'entre elles reste bien évidemment la Pucelle d'Orléans, condamnée, entre autre, au bûcher non pas avoir pris les armes, mais pour avoir endossé des habits d'homme (dont l'armure) pour combattre<sup>8</sup>; preuve supplémentaire du tabou entourant l'usage des objets de la guerre. Le fait que des femmes aient pu quelques fois endosser l'habit

---

<sup>3</sup> Emmanuel Reynaud, *Les femmes, la violence et l'armée*, Fondation pour les études de défense nationale, Paris, 1988.

<sup>4</sup> Paola Tabet, *La construction sociale de l'inégalité des sexes: Des outils et des corps*, L'Harmattan, Paris, 2000.

<sup>5</sup> Voir [http://fr.wikipedia.org/wiki/Fu\\_Hao](http://fr.wikipedia.org/wiki/Fu_Hao) (dernière consultation le 19 novembre 2009).

<sup>6</sup> Voir <http://fr.wikipedia.org/wiki/Boadic%C3%A9> (dernière consultation le 19 novembre 2009).

<sup>7</sup> Maurice Sartre, *D'Alexandre à Zénobie: Histoire du Levant antique*, Fayard, Paris, 2001.

<sup>8</sup> Georges et Andrée Duby, *Les procès de Jeanne d'Arc*, Gallimard, Folio Histoire, Paris, 1995.

militaire et même se faire passer pour de hommes pour guerroyer est d'ailleurs étroitement lié à l'absence de visites médicales pour les futurs soldats, une pratique qui entrera en vigueur au XIX<sup>e</sup> siècle seulement.

Plus récemment, Laskarina Bouboulina<sup>9</sup> s'illustra lors de la guerre d'indépendance grecque et son souvenir est aujourd'hui encore rappelé par plusieurs rues portant son nom en Grèce. Aux États-Unis, une certaine Calamity Jane servit comme éclaireuse dans l'armée américaine et prit part à diverses campagnes militaires contre les Indiens. "La Norita" (de son vraie nom Nora Astorga Gadea) combattit aux côtés des Sandinistes, avant de devenir vice-ministre de la Justice, puis ambassadrice du Nicaragua auprès des Nations Unies. En Afrique, Nehanda Nyakasikana mena la révolte contre l'occupant britannique dans le Mashonaland et le Matabeleland (actuel Zimbabwe) à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>, tandis qu'Alice Auma (ou Alice Lakwena, du nom de l'esprit qui était supposé commander ses faits et gestes) dirigea, quelque cent ans plus tard, le tristement célèbre *Holy Spirit Movement* dans sa lutte contre le gouvernement ougandais<sup>11</sup>.

Aux côtés de ces cheffes d'armée et d'autres encore, nombre de femmes ont combattu collectivement souvent de concert avec leurs partenaires masculins. Ainsi, durant la "Guerre des Cimbres" (-113 à -101), les troupes germaniques sont aussi composées de combattantes qui, selon les chroniques romaines, sont plus acharnées que leurs homologues masculins. Après l'ultime bataille de Verceil (-101), on rapporte que ces femmes, voyant la défaite approcher et après la mort de leurs compagnons, préférèrent tuer leurs enfants, puis se suicider plutôt que tomber aux mains des troupes du général Marius<sup>12</sup> (la pratique du suicide de masse – *Jauhâr* - lorsque l'échec militaire était prévisible fut aussi monnaie courante chez les femmes râjputs dans l'Inde des XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle). Dans sa *Guerre des Gaules*, César cite à son tour de nombreux exemples de participations féminines dans des combats. Plus près de nous, en 1798, lors de la révolte de Nidwald (Suisse centrale) contre l'occupant français, les insurgés comptaient de nombreuses femmes dans leurs rangs qui luttèrent avec une très grande opiniâtreté. La répression des armées françaises fit également de nombreuses victimes féminines parmi la population de ce canton helvétique<sup>13</sup>. Mais les soldates féminines les plus connues restent certainement les amazones des rois du Dahomey<sup>14</sup>. Organisées au XVIII<sup>e</sup> siècle, leurs troupes - entraînées, équipées de fusils et portant uniforme - constituent cent ans plus tard une armée pouvant atteindre les 7'000 femmes, soit le tiers des combattants du royaume. Connues pour leur cruauté et leur courage, ces amazones suscitent l'étonnement des visiteurs/colonisateurs européens et choquent leurs principes bourgeois. Lorsqu'en 1890, le roi Behanzin s'engage dans une lutte contre la France, elles seront au premier rang de ses soldats. En face, leurs adversaires hésitèrent, dans un premier temps et pour leur plus grand malheur, à faire feu sur elles. C'est finalement la supériorité de l'armement français – et l'usage de mitrailleuses – qui viendra à bout de ce corps d'élite et du soulèvement du roi Behanzin.

Si ces unités ou ces troupes féminines restent toutefois longtemps anecdotiques par rapport aux armées masculines, le déclenchement des deux conflits mondiaux, et surtout du second, va non seulement généraliser la féminisation des armées, mais aussi accroître de manière impressionnante le nombre des combattantes.

---

<sup>9</sup> Son histoire est l'objet d'un roman de Michel De Grèce, *La Bouboulina* (Pocket, Paris, 2003).

<sup>10</sup> David Lan, *Guns and Rain: Guerillas and Spirit Medium in Zimbabwe*, University of California Press, Berkeley/Los Angeles/London, 1985.

<sup>11</sup> Heike Behrend, *La guerre des esprits en Ouganda. Le Mouvement du Saint-Esprit d'Alice Lakwena (1985-1996)*, L'Harmattan, Paris, 2000.

<sup>12</sup> Florus, *Építome rerum Romanarum*, III, IV, partim.

<sup>13</sup> C'est à cette occasion que le fameux pédagogue Jean Henri Pestalozzi fut nommé directeur de l'orphelinat de Stans (chef-lieu du canton), qui devait s'occuper des nombreux orphelins issus de la révolte et sa répression.

<sup>14</sup> Joshua S. Goldstein, *War and Gender*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, pp. 60-64.

Le phénomène est vraiment notable en Russie. Déjà durant la Grande Guerre, sous le gouvernement Kerensky, une unité de soldates, nommée "bataillon de la mort"(!) et forte de 2'000 volontaires, avait été envoyée combattre sur le front germano-russe. Mais c'est à l'occasion de la Grande guerre patriotique, dès 1941, qu'un nombre important de femmes a été intégré dans l'armée soviétique ou dans les rangs des partisans. On estime à un million le nombre des militaires féminins, soit le 8% des effectifs<sup>15</sup>. La moitié d'entre elles servirent au front, soit dans des emplois de soutien, soit en prenant directement part au combat. On assiste également à l'enrôlement massif de femmes dans les mouvements de résistance et leur participation à la violence armée, en Italie et en Yougoslavie notamment<sup>16</sup>. Si les armées des autres États impliqués dans le conflit mondial, tant du côté des puissances de l'Axe que des Alliés, eurent aussi quelques fois massivement recours à des auxiliaires féminines, elles ne les employèrent que rarement et uniquement de façon individuelle sur la ligne de feu.

Dans les conflits postérieurs, lors des guerres de libération nationale, les femmes prirent aussi une part active au combat, notamment au Viet-Nam, où plusieurs centaines de milliers d'entre elles furent engagées, entre 1946 et 1975, contre l'occupant français d'abord, puis contre les troupes américaines et du Sud Viet-Nam. La guérilla de la ZANLA (*Zimbabwe African National Liberation Army*), en lutte contre le régime raciste de Salisbury comprenait quelque 4'000 combattantes, soit 6% des effectifs de ce mouvement<sup>17</sup>. La proportion de militaires femmes s'éleva, quant à elle, à plus de 30% des combattants dans les rangs des Tigres tamouls<sup>18</sup>. La participation des femmes dans des mouvements d'opposition armés reste aujourd'hui une constante<sup>19</sup>.

Si les femmes furent quelquefois les égales des hommes devant le feu de l'ennemi, ce statut n'entraîna cependant pas de changement notable dans leur condition au sein de la société pour laquelle elles luttèrent les armes à la main. Ainsi, malgré leurs qualités guerrières évidentes, les amazones du roi Behanzin n'étaient pas mieux traitées, dans la vie quotidienne, que les autres femmes du Dahomey. Dans l'armée du Vietcong, les soldates étaient généralement considérées comme inférieures à leurs homologues masculins, ce préjugé reflétant la position des femmes dans la société vietnamienne. Par ailleurs, une fois passé le conflit, les armées redevenaient essentiellement viriles, à l'image de celle de l'Union soviétique de l'après-guerre dont la part féminine était tombée à 0,2% des effectifs totaux<sup>20</sup>. De même, la tendance déjà énoncée pour les sociétés non industrielles au désarmement des femmes, même quand il y avait une participation féminine à la guerre, se confirma au XX<sup>e</sup> siècle. Et l'Union soviétique, avec ses centaines de milliers de combattantes entre 1941 et 1945, fait figure d'exception. En ce sens, il faudrait parler, plutôt que de femmes en guerre, de femmes dans la guerre.

## Femmes dans la guerre

Quand on parle des femmes dans la guerre, la première image qui vient à l'esprit est celle des femmes victimes de la violence armée, tant il est vrai que représentées majoritairement dans cette masse multiforme que l'on nomme les civils, et du fait que cette population non combattante est souvent en ligne de mire des conflits armés, elles sont les premières à souffrir

---

<sup>15</sup> E. Reynaud, *op. cit.*, note 3, p. 20.

<sup>16</sup> En France, en revanche, les réseaux de résistance exclurent largement les femmes de toute action de combat.

<sup>17</sup> J. S. Goldstein, *op. cit.*, note 14, p. 82.

<sup>18</sup> *Idem*, p. 83.

<sup>19</sup> Ce qui nécessite de tenir également compte de cette présence de combattants femmes lors des processus de démobilisation et de réinsertion dans la société civile, des processus qui ne concernent aujourd'hui généralement que les hommes.

<sup>20</sup> E. Reynaud, *op. cit.*, note 3, p. 21.

des excès de la bellicosité humaine. Nous reviendrons plus loin sur cette catégorie spécifique, mais il nous faut d'abord parler d'autres femmes qui prennent part au combat sans tirer aucun coup de feu et dont le destin rejoint, il est vrai, quelques fois celui des victimes de la guerre.

On l'a vu, les femmes ont depuis des siècles été impliquées dans la préparation et l'effort de guerre. Cet engagement s'est toutefois généralisé et institutionnalisé avec l'apparition des guerres dites totales, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle avec la guerre civile américaine (1861-1865), qui entraînent la mobilisation de toutes les ressources, économiques ou humaines, d'un pays. Les deux conflits mondiaux ont été exemplaires à cet égard. Dans ce contexte de convocation de toutes les énergies à des fins guerrières, les femmes se sont donc vues attribuer des rôles et des tâches qu'elles ne connaissaient pas en période de paix. L'élément féminin fut souvent d'abord appelé à remplacer les hommes qui partaient au front. Si, dans les campagnes, ceci ne constituait guère une rupture avec des traditions antérieures, les femmes suppléant comme par le passé l'absence de leurs congénères masculins, l'espace urbain vit, avec la Première Guerre mondiale, une féminisation de métiers réservés jusque-là uniquement aux hommes (wattmans, postiers, etc.). Dans les usines, la main-d'oeuvre féminine devint souvent majoritaire, surtout dans celles produisant du matériel de guerre. En France par exemple, les ouvrières des entreprises d'armement se virent affubler du joli nom de "munitionnettes".

Cette implication féminine dans l'industrie de guerre trouva son apogée durant la Seconde Guerre mondiale et les "*Rosie*" (surnom donné outre-Atlantique d'abord aux soudeuses, puis globalement aux femmes travaillant en usine) firent flores dans tous les pays, à des niveaux toutefois différents. Car il convient de noter que pour des raisons idéologiques ou de traditions, les pays du Pacte d'Acier (Allemagne, Italie, Japon) furent plus réticents à employer de la main-d'oeuvre féminine que les pays alliés, la guerre ne semblant pas un motif suffisant de passer outre à une politique coutumière de ségrégation des femmes<sup>21</sup>. Parmi les nations de la Grande Alliance, on note aussi des dissemblances culturelles, par exemple entre la France et le Royaume-Uni dont les ressortissantes s'engagèrent plus massivement et plus durablement dans l'effort de guerre que celles de l'Hexagone.

Le "*home front*" (front de l'arrière) comme on le nomma bientôt revêtit aussi une dimension strictement militaire avec des femmes engagées dans la protection du pays et de ses habitants. Les armées verront ainsi la création de divers corps auxiliaires essentiellement féminins. Ces volontaires – qu'on les nomme "Lottas" en Finlande, "Souris grises" pour les Allemandes, "Marinettes" en France -s'occuperont alors de l'ensemble des fonctions non combattantes : administration, intendance, conduite et entretien des véhicules, transmissions, surveillance aérienne, défense passive. À la fin de la guerre, la Grande-Bretagne compte plus de 400'000 femmes engagées dans les différents corps d'armes, soit près de 10% du total des forces armées<sup>22</sup>.

Toutefois s'il est un uniforme que les femmes revêtent fréquemment en temps de guerre, c'est celui d'infirmière. Le soin aux combattants blessés est dans de nombreuses cultures une activité traditionnellement réservée aux femmes. Dans les sociétés occidentales, et avant la constitution du métier d'infirmière, ce furent souvent des ordres religieux qui s'occupèrent de cette tâche. En France, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, les Filles de la Charité oeuvrèrent par exemple sur différents champs de bataille, comme lors de la campagne d'Algérie de 1836<sup>23</sup>. Par ailleurs, durant l'Ancien Régime, les armées en campagne étaient accompagnées d'une cohorte de civiles – épouses des soldats, vivandières, cantinières, blanchisseuses, prostituées – qui, le cas échéant, étaient amenées à prendre soin des victimes

---

<sup>21</sup> Claude Quétel, *Femmes dans la guerre, 1939-1945*, Larousse, Paris, 2004, pp. 77 et sq.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p.136.

<sup>23</sup> Renée Lelandais, 'Les Filles de la Charité sur les champs de bataille, 1847-1863', dans *Préludes et pionniers. Les précurseurs de la Croix-Rouge, 1840-1860*, Société Henry Dunant, Genève, 1991, pp. 299-319.

masculines. Ces "filles du régiment", pour reprendre le titre d'un opéra célèbre de Donizetti, se verront bientôt éclipsées par l'apparition d'une nouvelle catégorie de sauveteurs issues de la société civile.

On date généralement l'arrivée des infirmières professionnelles de la Guerre de Crimée (1853-1856). Tandis que du côté russe, sous l'impulsion de la grande-duchesse Elena Pavlowna, s'organisait un corps de "sœurs charitables"<sup>24</sup>, les armées anglaises virent débarquer "la dame à la lampe", Florence Nightingale, et un groupe de 38 infirmières volontaires qu'elle avait formées elle-même. L'irruption de femmes, autre que des religieuses et des filles de troupes, dans le monde de la guerre, n'alla d'ailleurs pas sans causer de fortes réticences du côté du corps médical militaire. La morale victorienne de l'époque s'opposait à cette transgression féminine dans un univers composé et réservé aux hommes uniquement. Mais tacitement le principal grief que l'on portait à l'encontre de ces femmes était que leur travail mettait surtout en relief l'incompétence et la pauvreté des services de santé existants. Ceci n'empêcha pourtant pas les infirmières d'être présentes sur tous les théâtres d'opérations entre 1870 et 1914. Mieux, dans certains pays, les infirmières civiles furent intégrées dans les armées grâce à la constitution d'unités *ad hoc*. Lors des deux guerres mondiales, tous les pays prenant part au conflit auront leurs infirmières militaires, souvent dans des hôpitaux à l'arrière, mais aussi au front ou sous les bombardements.

Si des infirmières ont laissé leur nom dans l'histoire, ce furent pour certaines d'entre elles quelquefois contre leur gré. Ainsi en fut-il d'Edith Cavell, une infirmière britannique fusillée par l'armée allemande en 1915 pour avoir aidé des soldats alliés à fuir la Belgique. Elle fut et reste en Grande-Bretagne l'image même du martyr. Autre infirmière et autre héroïne nationale, la Belge Gabrielle Petit fut exécutée, toujours par les Allemands, en 1916 sous l'accusation d'avoir aidé l'intelligence militaire britannique. Car des femmes furent en effet souvent utilisées comme des auxiliaires des services de renseignements des armées, tant dans les sociétés industrielles que préindustrielles (aux îles Fidji, les femmes étaient souvent utilisées comme des éclaireuses ou des vigies qui renseignaient ensuite les combattants<sup>25</sup>) quand ce n'était pas tout simplement comme espionnes. La plus mythique d'entre elles reste bien évidemment Mata Hari (de son vrai nom Margaretha Geertruida Zelle) qui partagea le même sort que Cavell et Petit, mais par la main des Français cette fois<sup>26</sup>. Si les femmes ont été les yeux de l'ennemi, elles ont aussi, à certaines occasions, porté sa voix. L'engagement féminin dans la guerre de propagande fut surtout notable lors de la Seconde Guerre mondiale. Les images d'une Marlène Dietrich se produisant devant des foules de GI's enthousiastes (ou plus tard de Marilyn Monroe devant les troupes américaines engagées dans la Guerre de Corée) ont été largement diffusées. Le stratagème fut aussi utilisé par les puissances de l'Axe. Ainsi la "Rose de Tokyo" s'emploiera à démoraliser les soldats américains engagés sur le Front du Pacifique, en diffusant les derniers hit-parades américains et en les faisant cruellement se questionner sur le devenir de leurs femmes ou petites amies restées au pays<sup>27</sup>.

Enfin, dernière catégorie de femmes dans la guerre, les travailleuses humanitaires. À l'image des infirmières avec lesquelles elles peuvent se confondre, les humanitaires sont présentes dans l'histoire des conflits armés surtout depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout d'abord, elles demeurent bien loin du champ de batailles, organisées en groupements éphémères de bonnes volontés qui oeuvrent à faire parvenir aux victimes militaires pansements, charpie ou produits réconfortants (tabac, vin et liqueurs, etc.). Ces "associations

---

<sup>24</sup> Walter Gruber, 'La grande-duchesse Hélène Pavlowna et ses auxiliaires en Crimée', dans *Préludes et pionniers*, *op. cit.*, note 23, pp. 119-129.

<sup>25</sup> ICRC, *Under the Protection of the Palm: Wars of Dignity in the Pacific*, CICR, mai 2009, p. 16.

<sup>26</sup> Pat Shipman, *Femme Fatale: Love, Lies and the Unknown life of Mata Hari*, William Morrow & Company, New York, 2007.

<sup>27</sup> C. Quénel, *op. cit.*, note 21, pp. 110-111.

de Dames" vont progressivement s'institutionnaliser, quand elles ne se fondront pas tout simplement dans les Sociétés nationales de Croix-Rouge qui se constituent en Europe à la fin du siècle. La présence de femmes humanitaires à proximité des victimes (surtout civiles cette fois) de la violence armée n'apparaît qu'à la fin de la Grande Guerre et avec la création d'institutions telle que *Save the Children Fund*, par exemple. La naissance du sans-frontiérisme dans les années soixante-dix les verra cette fois œuvrer directement sur le terrain de la guerre, et, par contrecoup, "obligera" par ailleurs certaines organisations humanitaires jusque-là composées d'hommes essentiellement (comme le Comité international de la Croix-Rouge - CICR) à féminiser leurs rangs.

## Les femmes victimes de la guerre

La participation volontaire des femmes dans la conflictualité, en tant que combattantes ou soutiens de l'effort de guerre, peut le cas échéant aboutir à ce qu'elles en soient aussi des victimes. Dans le cas des femmes soldats, l'issue la plus fatale est bien évidemment le décès, preuve souvent d'un engagement dans le combat à l'égal de celui des hommes. Ainsi, dans l'armée de libération nationale de Tito, 25% des effectifs féminins furent tués au cours de la guerre contre 11% des hommes<sup>28</sup>. Nombreuses furent aussi les femmes membres de réseaux de résistance à payer de leur vie cet engagement.

La capture constitue une fin a priori moins tragique, bien que celle-ci dépendent entièrement du bon vouloir de l'autorité détentrice. Si les auxiliaires de l'armée allemande, retenues au camp américain n° 29 à Chalon-sur-Saône, bénéficiaient de conditions de vie agréable et en profitaient pour s'adonner aux bains de soleil (leur hâle n'ayant rien à envier à celui des Polynésiennes, selon les dires du délégué du CICR qui les visita !)<sup>29</sup>, les femmes polonaises de l'armée du général Bor-Komorowsky (*Armia Krajowa*) prisonnières de guerre en Allemagne souffraient, elles, de privations sévères, ce qui incita leurs condisciples masculins à demander au CICR de les prendre spécifiquement sous sa protection<sup>30</sup>. C'est ce même CICR qui adressa, en janvier 1945, une note aux gouvernements allemand, américain, britannique et français, leur faisant remarquer que la Convention de Genève de 1929 protégeant les prisonniers de guerre s'appliquait aussi aux prisonnières, "les femmes [ayant] droit au même traitement, sinon à un meilleur, que les hommes"<sup>31</sup>.

Mais, plus généralement, les femmes subissent la guerre plus qu'elles ne la font. Leur exposition à ses conséquences néfastes est donc bien souvent involontaire. Lors des bombardements massifs de villes, devenus courants dès la guerre d'Espagne, les femmes, en tant que partie intégrante de la population civile non combattante paient un lourd tribut à cette violence aveugle. Même lors de pilonnages ciblés sur des objectifs stratégiques, les victimes féminines risquent d'être nombreuses, vu leur implication en tant que main d'œuvre dans l'économie de guerre. Les femmes forment aussi souvent le gros des bataillons lorsque se produisent des exodes de masse. L'imagerie moderne garde en mémoire, depuis les guerres balkaniques de 1912-1913 au moins, ces longues files de civiles fuyant les combats.

La déportation est une autre forme de départ forcé. Utilisées souvent comme moyen de faire plier les combattants par le biais de pressions exercées contre leurs familles, les déportations de populations civiles ont été une pratique courante au XX<sup>e</sup> siècle. Bien souvent,

---

<sup>28</sup> E. Reynaud, *op. cit.*, note 3, p. 22.

<sup>29</sup> Archives du CICR [ci-après ACICR], C SC, France, camps en mains américaines, 1945, C.C.E. 29, Chalon-sur-Saône, Subcamp n°1, Château de Loyère, rapport de la visite du 18 au 20 juillet 1945, p. 4.

<sup>30</sup> ACICR, B G 25/40, Femmes polonaises de l'Armée du Général Bor-Komorowsky, P.G. en Allemagne.

<sup>31</sup> ACICR, B G 25/40, Appel aux gouvernements, Lettre du Président Burckhardt à Anthony Eden, 9 janvier 1945.

la déportation fut le prélude à une politique d'extermination, comme dans le cas des Hereros, des Arméniens et plus tard des populations juives d'Europe. Et si cet extrême ne fut pas toujours atteint, l'internement de ces populations déplacées de force dans des camps dits de concentration eut des effets funestes sur elles, du fait des conditions de vie insalubres régnant dans ces endroits. Ainsi, un quart des quelque 100'000 personnes - dont une majorité de femmes et d'enfants - envoyées dans des camps de concentration britanniques lors de la Seconde Guerre des Boers (1899-1902) moururent de famine ou de maladies<sup>32</sup>.

Séparées de leurs communautés et se retrouvant isolées, les femmes deviennent alors fréquemment la cible de violences sexuelles<sup>33</sup>. Corollaire de la guerre, le viol en partage malheureusement l'histoire depuis l'Antiquité. Dans la *Cité de Dieu*, Saint Augustin note que le viol des femmes est un procédé habituel lors du pillage des villes prises, au même titre que le massacre des hommes. Transcendant la question des cultures, le viol de guerre est présent dans tous les conflits et seule son intensité peut varier. Des viols de masse commis avant et lors de la Seconde Guerre mondiale (Anthony Bevoor estime ainsi à 2 millions le nombre d'Allemandes violées par l'armée soviétique lors de la chute du III<sup>e</sup> Reich en avril 1945<sup>34</sup>) à ceux tout aussi importants en nombre perpétrés lors des conflits plus récents (Bosnie-Herzégovine, Chypre, Rwanda, etc.), cette brutalité sexuelle pénalise doublement ses victimes; car, outre l'acte lui-même, les femmes violées se voient souvent exclues par leur communauté d'origine. Les conséquences du viol (grossesses non désirées ou maladies sexuellement transmissibles) sont encore autant de facteurs aggravant ces attitudes d'isolement des victimes. En matière de sexualité en temps de guerre, les femmes ne sont d'ailleurs pas les égales des hommes. La collaboration dite "horizontale" entre des femmes et l'occupant étranger fut souvent punie de façon sévère (tonte des cheveux<sup>35</sup>, exposition publique de la nudité, marquage des corps) par les comités d'épuration d'après-guerre, et sans même tenir compte des motifs intrinsèques qui avaient amené à l'établissement de ce type de relations (histoires d'amour, besoin de protection, contraintes matérielles, etc.). Au contraire, les prostituées qui continuèrent d'exercer leur métier durant l'Occupation ne furent généralement pas inquiétées par cet esprit de vengeance, peut-être parce qu'elles étaient de toute façon déjà considérées comme des filles perdues.

Enfin, même si elles échappent à ces différents destins tragiques, les femmes resteront tout de même parmi les victimes de la guerre, par le seul fait que celle-ci pourra, le cas échéant, faucher leurs maris, leurs fils, leurs pères ou leurs frères partis comme soldats. Devenues veuves ou orphelines de fait ou par assimilation (en cas de disparition des leurs), elles devront alors continuer de vivre en portant le poids de cette absence.

## Conclusion

"Les hommes ont inventé la guerre pour y être sans les femmes et entre hommes", a écrit malicieusement Jean Giraudoux<sup>36</sup>, auteur également de cette pièce de théâtre fameuse qu'est *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Or, tant la citation de l'écrivain français que le titre de son œuvre théâtrale résument la perception commune que l'on se fait des relations qu'entretiennent les femmes avec la violence armée. Volontairement évincées du champ de bataille - domaine

---

<sup>32</sup> Martin Meredith, *Diamonds, Gold and War: The British, the Boers, and the making of South Africa*, Public Affairs, New York, 2007, p. 457.

<sup>33</sup> Leur statut de combattantes, le cas échéant, ne les protègent d'ailleurs pas forcément contre les agressions sexuelles.

<sup>34</sup> Anthony Beevor, *Berlin. The Downfall 1945*, Viking, Londres, 2002, p. 414.

<sup>35</sup> Pour la France, voir Fabrice Virgili, *La France "virile": Des femmes tondues à la Libération*, Payot, Paris, 2003.

<sup>36</sup> Dans *Sodome et Gomorrhe*, Grasset, Paris, 1943, p. 130.



par excellence de la virilité - les femmes sont toutefois souvent l'objet des querelles et des convoitises guerrières masculines. Dans les forêts tropicales sud-américaines, les peuples Yanomamis, par exemple, avouent franchement ne faire la guerre que pour s'emparer de femmes<sup>37</sup>, victimes donc par excellence de la brutalité belliciste des hommes.

Les lignes qui précèdent montrent cependant que la démarcation entre genre et belligérance n'est pas aussi claire que cela. De tout temps, les femmes ont joué un rôle, même minime, dans cette activité humaine, quand elles n'en ont pas été elles-mêmes les actrices principales. La féminisation des armées contemporaines, même si elle reste un phénomène minoritaire (seul 3% de l'effectif des forces militaires mondiales serait féminin, selon Goldstein<sup>38</sup>), n'est que l'aboutissement d'un long rapprochement entre la féminité et la conflictualité, processus aujourd'hui favorisé par le déclin de la mobilisation de masse, née avec la révolution de 1789 et par la professionnalisation du métier des armes. Mieux, les femmes combattantes sont très présentes dans les imaginaires nationaux, en particulier comme symbolique liée à la défense du territoire. Il suffit de penser aux allégories de Marianne, d'Helvetia, de Germania ou de Britannia pour s'en convaincre. L'idée que la patrie en danger, mais prête à se défendre à tous prix, soit une figure féminine n'est pas étonnante en soi. On peut facilement la relier au monde animal où les femelles luttent souvent jusqu'à la mort pour protéger leur progéniture d'un danger extérieur.

Ce dernier point nous ramène à la question, généralement éludée, de la relation des femmes à la violence de guerre. Communément, donner la mort est un geste typiquement masculin. Considérées comme le "berceau de la vie", les femmes seraient, elles, censées suppléer par la procréation aux vides que laisserait dans la société l'activité guerrière des hommes, voire de continuer à lui fournir de la "chair à canon". De cette dichotomie sociétale fondamentale sont issus toute une série de stéréotypes - nés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'antimilitarisme, exacerbés pendant la grande boucherie de 1914-1918, puis repris en partie par les mouvements féministes au tournant des années 1970 dans le contexte de la Guerre du Viet-Nam - qui font des femmes des êtres chétifs (le fameux "sexe faible") et innocents, incapables de verser le sang et donc portés par essence vers la paix plutôt que vers la violence, puisque connaissant la valeur de la vie humaine pour devoir l'enfanter. Or, si effectivement, statistiquement parlant, les guerres restent le fait des hommes surtout, cela est avant tout dû à des facteurs de discrimination à l'encontre de la gent féminine plus qu'à des caractéristiques ataviques. Bien au contraire, les travaux de l'anthropologue Margaret Mead<sup>39</sup> ont postulé que les femmes auraient une plus grande propension à tuer que les hommes dans des situations de conflits armés. Cette disposition serait liée à un contrôle moindre de leur agressivité que leurs congénères mâles et ceci surtout pour des raisons culturelles. En effet, à l'inverse des garçons, les filles ne sont pas éduquées à l'apprentissage et au maniement d'une certaine forme de violence, tout en respectant des règles de jeu, ainsi que cela se retrouve dans certains sports vus comme essentiellement masculins (le rugby par exemple). Elles seraient, pour leur part, normées à réfréner cette agressivité latente, ce qui les rendrait particulièrement dangereuses au cas où celle-ci sortirait: "il pourrait être tout à fait contre-indiqué de permettre aux femmes, habituées par leur éducation à contenir leur agressivité, de participer à la guerre offensive. En revanche, la guerre défensive ne présente pas les mêmes inconvénients puisqu'elle évoque au contraire la base biologique de la défense du nid et des petits"<sup>40</sup>. Pour autant qu'elle se

<sup>37</sup> J. S. Goldstein, *op. cit.*, note 14, p. 7.

<sup>38</sup> *Idem*, p. 10.

<sup>39</sup> Margaret Mead, 'A national service system as a solution to a variety of national problems', dans M. Anderson (éd.), *The Military Draft: Selected Readings on Conscription*, Hoover Institution Press, Stanford, Californie, 1982, p. 441 (édition originale 1967, papier re-imprimé avec la permission de la maison d'édition à partir de *The Draft: A Handbook of Facts and Alternatives*, édité par Sol Tax, University of Chicago Press, Chicago). Citée par E. Reynaud, *op. cit.*, note 3, pp. 163-164.

<sup>40</sup> *Idem*, p. 164.

confirme, cette perspective permet en tous cas d'expliquer pourquoi les guerres de résistance contre un envahisseur étranger voient une si forte participation des femmes au combat<sup>41</sup>.

Un autre point litigieux concerne le rapport intime des femmes à la violence de guerre. Si l'histoire démontre que des femmes ont pris part à des conflits armés depuis la plus haute Antiquité, cette même histoire laisse, entre les lignes, sous-entendre qu'elles le firent d'une certaine façon contre leur gré, justement parce qu'un danger majeur menaçait l'existence de la communauté. Excepté ces situations extraordinaires, l'instinct de nuire à son prochain, en dehors de toute menace fondamentale, resterait un "privilège" masculin. Toutefois, des événements historiques viennent infirmer cette vision angélique, montrant que le terme de bourreau peut aussi s'accorder au féminin.

Pour ne parler que d'exemples récents, on rappellera que "le scandale de la prison irakienne d'Abu Ghraib", comme l'appellèrent les médias, démontre que, en dehors de toute contrainte, des femmes peuvent aussi commettre des actes aussi horribles que la torture et y prendre un plaisir pervers. Les soldates américaines impliquées dans ces pratiques n'ont rien à envier à la "chienne de Buchenwald", Ilse Koch ou à la "chienne d'Auschwitz", Irma Grese, dont le sadisme et la brutalité s'étaient exercés quelques soixante ans auparavant. De même, la présence de femmes parmi les kamikazes qui se font exploser en Irak, en Tchétchénie ou ailleurs montrent qu'elles sont prêtes, elles aussi, à devenir les vecteurs d'une violence aveugle, confirmée encore par la participation de femmes soldates aux massacres de civils, comme dans le cas des combattantes du LTTE. Enfin, une figure aussi charitable que celle de l'infirmière a pu se pervertir pour les besoins d'une idéologie totalitaire<sup>42</sup>.

Pire, même un crime de guerre jusqu'alors vu comme uniquement masculin, le viol, peut être aussi commis par des femmes... contre d'autres femmes. Une étude récente sur la guerre civile en Sierra Leone a, en effet, démontré que la participation directe de femmes dans des supplices sexuels infligés à des victimes féminines n'était ni un phénomène inconnu, ni même marginal<sup>43</sup>.

L'existence de ces "brebis galeuses" ne contredit certes pas la constatation que les femmes restent aujourd'hui encore majoritairement dans la catégorie des victimes de la guerre. Cette position, autour de laquelle tourne le discours des organisations humanitaires, reste d'autant plus affirmée qu'elle ne remet pas en compte, dans nos sociétés, ni les préceptes de l'éducation des enfants, ni un certain ordre social ou même notre imaginaire des genres.

En d'autres termes, il est plus aisé de reléguer partout les femmes dans un rôle passif plutôt que de les considérer comme pouvant être globalement des acteurs à part entière, dans la guerre ou ailleurs.

Cette dichotomie entre guerriers et mères permet aussi, en stigmatisant les premiers et en innocentant les secondes, de ne pas se poser la question qui dérange, à savoir que la guerre et la violence qui lui est associée n'est pas une question de sexe, mais d'abord d'individus; et qu'il nous faut donc considérer la bellicosité comme une activité humaine, et non une activité d'hommes. En d'autres termes plus crus, que chacun, mais aussi *chacune* d'entre nous est à même de tomber un jour dans la barbarie.

---

<sup>41</sup> Cette hypothèse est encore renforcée par le fait que la participation aux hostilités fut bien souvent la seule possibilité qui était offerte aux femmes – qui n'ont eu pour la majorité d'entre elles aucun droit politique jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale - de prendre part à l'élaboration d'un destin national.

<sup>42</sup> Sur la participation des infirmières allemandes au programme d'euthanasie mis en place par le Troisième Reich, voir Rebekah Bronwyn McFarland-Icke, *Nurses in Nazi Germany*, Princeton University Press, Princeton, 1999.

<sup>43</sup> Dara Kay Cohen, 'The Role of Female Combatants in Armed Groups: Women and Wartime Rape in Sierra Leone (1991-2002)', communication présentée au colloque international *Les viols en temps de guerre: Une histoire à écrire*, Paris, 11-13 mai 2009.